

ENTRETIEN AVEC STEPHANIE AUBIN



Avant de vous découvrir à Albertville, nous avons envie de faire plus ample connaissance avec vous. Pouvez-vous nous dire comment vous vous situez dans le mouvement actuel de la danse ?

A l'époque où je me suis formée à la danse, il n'existait pas de grandes écoles en France. Par goût et par affinité, je me suis tournée vers les Etats-Unis et ai suivi l'enseignement de Trisha Brown et Yvonne Rainer, deux grandes figures du mouvement de la « post-modern dance ». J'ai été fortement influencée par ce travail autour de l'écriture chorégraphique dans sa relation avec les autres arts et je me suis inscrite dans cette filiation pendant longtemps. Cela est resté une constante chez moi, ce goût de créer des passerelles avec les autres arts. J'ai travaillé et continue à travailler avec des compositeurs, des metteurs en scène, des comédiens, des plasticiens. Puis, parce que je me posais des questions, que je pensais que d'autres personnes se les posaient aussi, et que j'avais envie de partager ces questions, d'échanger, j'ai commencé à intégrer la parole dans mes spectacles. Dans *Dédicaces*, un des mes « spectacles causants », j'ai interviewé beaucoup de danseurs et de chorégraphes autour de la question du vieillissement, un thème très touchant pour eux. En 1994, toute la polémique contre l'art contemporain, où les fondements de la modernité étaient remis en cause, a déclenché chez moi le besoin de vraiment prendre la parole. J'ai créé un festival, L'Art en scène, au Théâtre de la Cité Internationale à Paris, où j'invitais des chorégraphes et des compositeurs à parler des enjeux artistiques qui étaient les leurs, mais à en faire des actes artistiques et pas simplement des conférences. De là sont nées les conférences dansées. Et j'ai continué à faire ce travail parallèlement à mes autres créations purement chorégraphiques. C'est pour moi une manière de parler aux gens. Et c'est très important. Mon travail va de plus en plus dans ce sens-là.

Cela est-il plus facile en tant que directrice d'une scène nationale ?

C'est surtout plus logique ! C'est d'ailleurs parce que j'ai eu besoin de prendre la parole artistiquement, besoin d'être sur le terrain public, que je suis devenue directrice d'un théâtre (Le Manège à Reims). En étant dans un lieu, le dialogue est permanent avec le public. On peut développer beaucoup plus de choses, beaucoup plus de liens avec les gens. Par ailleurs, cela me permet d'accueillir des spectacles d'autres disciplines, de pratiquer le croisement des arts, comme j'ai toujours aimé le faire.

Pouvez-vous replacer les spectacles que nous allons accueillir à Albertville dans votre parcours ?



Miniature est la pièce la plus ancienne. Elle a plus de dix ans, elle m'est venue d'une envie de m'adresser aux enfants, de questionner avec eux cette attente qui est souvent celle du public devant un spectacle de danse : j'aimerais que ça me raconte une histoire. Mais est-ce que la danse raconte une histoire ? *Miniature* démontre en fait qu'il y a une multitude d'histoires possibles, que chaque spectateur, en fonction de ce qu'il est à ce moment-là, porte son propre regard sur la pièce, un regard forcément différent de celui de son voisin. Je me suis rendu compte que c'était assez évident pour les enfants et que c'est bien souvent les adultes qui accompagnent les enfants que cela éclaire. Ils regrettent souvent qu'on ne leur ait pas expliqué plus tôt cette liberté de regard du spectateur !



Amphithéâtre est né aussi d'une nécessité, d'une question à partager. En 2000, je venais d'arriver à la tête du Manège de Reims. J'ai vu que les gens ressentaient une certaine peur par rapport à la danse et je me suis demandé d'où venait cette peur. J'ai pensé que c'était sans doute parce que la danse est quelque chose qui s'exprime au-delà des mots et que ça pouvait être troublant. Un trouble lié au rapport que l'on a avec le corps. Dans *Amphithéâtre*, trois danseuses font un parallèle entre l'histoire du corps et l'histoire de la danse, car celle-ci témoigne à sa façon de l'évolution du rapport que nous avons au corps. La danse a pu être à une certaine époque très crue, à d'autres elle a fait partie de la vie quotidienne, puis à l'époque romantique elle est devenue plus fantasmée. Je suis actuellement en train de recréer cette pièce, mais pour trois hommes, car j'ai maintenant envie que ce soit des hommes qui disent cette parole.



Légendes est né également de questions que je me posais sur toutes les attentes que l'on a quand on vient voir un spectacle. On arrive tous au spectacle avec nos désirs et nos envies. On détermine d'une certaine manière, malgré nous, ce qu'on aurait envie de voir. Pendant le trajet de chez soi à la salle de spectacle, chacun « se fait son film. » Eh bien, c'est ça *Légendes*, trois personnages sont en chemin pour un spectacle. C'est une histoire que je raconte en la lisant comme un conte, avec des personnages qu'on pourrait retrouver dans une fable de La Fontaine. Je danse très peu dans ce spectacle, qui n'est d'ailleurs pas vraiment un spectacle de danse. Il y a des moments de danse, mais il y a surtout beaucoup d'autres choses : la musique de Gilles Grand, le jonglage virtuel d'Adrien Mondot qui fait danser des mots projetés sur des écrans. Ces mots deviennent comme des éléments de décor, des mouvements de lumières et cela crée une ambiance onirique, magique. On s'y moque aussi très tendrement de tout le monde, y compris de nous-mêmes, des théâtres, des attitudes que l'on croit devoir avoir dans un théâtre... On s'y amuse bien !

Qu'avez-vous envie de dire à nos spectateurs ?

Que c'est formidable pour nous de pouvoir présenter ces trois pièces en même temps, car même si elles ne s'adressent pas au même public puisque l'une est destinée aux scolaires, elles ont un lien entre elles. C'est une seule et même démarche qui prend des formes différentes. *Miniature* est le spectacle le plus dansé, *Amphithéâtre* est burlesque et *Légendes* est le plus spectaculaire.

Propos recueillis le 5 décembre 2008 par Patricia Cathenod